

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

Le Comte de Monte-Cristo

Dumas



EXTRAITS

Le Comte de Monte-Cristo

Dumas

Implacable comte de Monte-Cristo! Miraculeusement sorti des cachots du château d'If où l'a jeté un immonde complot qui lui a ravi sa jeunesse, ses espérances et son amour, il poursuit ses bourreaux d'une haine impitoyable. Et sa férocité n'a d'égale que sa toute-puissance... Mais dans sa quête de justice, l'ange vengeur trouvera-t-il l'apaisement?

L'ÉDITION

- Un roman d'aventures magistral : exotisme, péripéties et suspense
- Une épopée sur fond d'amour, de haine et de vengeance
- Les caractéristiques du récit



Présentation et dossier
par Caecilia Pieri

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

DUMAS
Le Comte
de Monte-Cristo

Présentation, notes, chronologie et dossier par
CAECILIA PIERI

Flammarion

**Le récit d'aventures
dans la collection « Étonnants Classiques »**

COLIN (Fabrice), *Projet oXatan*

DEFOE, *Robinson Crusoé*

DUMAS, *Robin des Bois*

HOBB (Robin), *Retour au pays*

LEBLANC, *L'Aiguille creuse*

JEAN DE LÉRY, *Le Nouveau Monde (Récits de voyage I)*

LONDON (Jack), *L'Appel de la forêt*

MARCO POLO, *Les Merveilles de l'Orient (Récits de voyage II)*

Robinsonnades (anthologie)

STEVENSON, *L'Île au trésor*

VERNE, *Un hivernage dans les glaces*

Le Tour du monde en 80 jours

© Flammarion, Paris, 1998.

Édition revue, 2015.

Cette édition réunit les deux tomes parus en 1998 en un seul volume.

ISBN : 978-2-0813-6650-3

ISSN : 1269-8822

S O M M A I R E

■ Présentation	9
■ Chronologie	21

Le Comte de Monte-Cristo

1. Marseille – L'arrivée	29
2. Le père et le fils	40
3. Les Catalans	40
4. Complot	46
5. Le repas des fiançailles	54
6. L'interrogatoire	61
7. Le château d'If	69
8. Le soir des fiançailles	76
9. Le numéro 34 et le numéro 27	79
10. La chambre de l'abbé	85
11. Le trésor	95
12. Le cimetière du château d'If	102
13. L'île de Tiboulén	106
14. Éblouissement	112
15. Italie – Simbad le Marin	119
16. Les convives	128
17. La présentation	144

18. La maison d'Auteuil	157
19. La vendetta	163
20. Haydée	165
21. Robert le Diable	170
22. Andrea Cavalcanti	180
23. Les fantômes	186
24. Le dîner	196
25. Scène conjugale	210
26. Les informations	220
27. Le bal	233
28. La pain et le sel	242
29. Le caveau de la famille de Villefort	247
30. Le procès-verbal	249
31. L'accusation	264
32. Le jugement	269
33. La nuit	279
34. La rencontre	289
35. Le suicide	293
36. L'aveu	304
37. Le contrat	319
38. L'apparition	326
39. Locuste	333
40. Maximilien	341
41. Le juge	350
42. L'acte d'accusation	361
43. Expiation	370
44. La carte de Luigi Vampa	379
45. Le pardon	385
46. Le cinq octobre	392
■ Dossier	405

PRÉSENTATION

Le roman d'une vie

Fils d'un héros et de la république

« Ce siècle avait deux ans... » : comme Victor Hugo, Alexandre Dumas naît en 1802, le 24 juillet, ou plutôt le 5 Thermidor, car nous sommes en l'an X de la 1^{re} République. Sa destinée est d'emblée marquée au coin du drame, avec la mort précoce de son père.

Du général Dumas, brillant officier républicain, fils d'un marquis et d'une esclave noire affranchie de Saint-Domingue, l'imagination d'Alexandre conservera l'empreinte mythique d'un homme hors du commun : stature et force herculéennes (il mesurait près de deux mètres), hauts faits d'armes, générosité, désintéressement. Fidèle de Bonaparte au début, mais n'ayant pas versé ensuite dans l'idolâtrie exigée par Napoléon, il fut emprisonné deux ans à Naples à son retour de la campagne napoléonienne d'Égypte, y survivant à trois tentatives d'empoisonnement. Victime de la rancune de l'Empereur, le général humilié se laissa alors mourir, amer et brisé. Le soir même de sa mort, Alexandre, âgé de trois ans, se saisit d'un fusil haut comme lui et déclare posément à sa mère en pleurs : « Moi, je m'en vais tuer le bon Dieu, qui a tué papa ! »...

Plus tard, à treize ans, il est « saute-ruisseau » (coursier) chez un notaire ; mais, déjà, la politique l'enflamme : il réussit à se faufiler dans la prison de Soissons où deux frères, les Lallemand, expriment leurs opinions républicaines (en 1815, Louis XVIII

poursuit férocement les opposants) : il leur fait passer de l'or et des armes...

Tout Dumas est dans ces deux anecdotes.

Dandy, auteur et « lion » débutant

À vingt ans, il est clerc de notaire à Villers-Cotterêts, sa ville natale : il faut bien vivre... Un jour, escapade à Paris, et révélation : le théâtre, à travers l'acteur Talma, le plus talentueux et renommé de tous, un révolutionnaire, admiré par Napoléon, peint par Delacroix. L'histoire veut que, dans sa loge, Talma ait reconnu le fils du célèbre général Dumas : « Je te baptise poète au nom de Shakespeare, de Corneille et de Schiller... »

Trois ans après, Dumas débarque à Paris, avec trois sous en poche et pour tout bagage l'énergie de la fascination : il sera auteur dramatique, et rien d'autre. En attendant, il est employé « surnuméraire » (comprenons : de deuxième ordre), au secrétariat du duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, pour assurer sa subsistance et celle de sa mère.

Très vite, il brûle la vie par les deux bouts : le jour, il calligraphie, fort bien, d'interminables courriers ; le soir, c'est l'exaltation des débuts du romantisme : spectacles, soupers, nuits agitées. Il fréquente Hugo, Lamartine, Nodier, Gautier, Balzac, Géricault, Delacroix, découvre Byron, Schiller, Walter Scott. Le théâtre joue à l'époque un rôle comparable à celui des galas télévisés aujourd'hui ; le Tout-Paris s'y montre ; on s'y congratule, on s'y épie, on s'y écharpe, les parterres font ou défont les renommées, jusque dans les soupers où tous ces jeunes dandys ou « lions » – on dirait aujourd'hui « branchés » – réinventent le monde tard dans la nuit.

La première pièce de Dumas, *Henri III et sa cour*, en 1829, déchaîne le scandale, par son réalisme et la liberté de son ton. Même tableau un an plus tard avec *Christine*, puis en 1831 avec

Antony, qui sera l'un des triomphes du théâtre romantique. Voici Dumas, du premier coup, intronisé comme il le voulait auteur dramatique. Il démissionne de son emploi de gratte-papier.

Appassionato, quasi troppo

Entre-temps, il s'est illustré pendant la révolution de Juillet, dans l'épisode peu connu – et pour cause ! – de « la prise de la cathédrale de Soissons par Alexandre Dumas » : il réussit à y planter un drapeau tricolore le 30 juillet... pour apprendre dès son retour à Paris, le lendemain, que la monarchie est toujours en place !

Envers et contre tout, Dumas restera toute sa vie un passionné de la cause républicaine. En 1851, il fuit après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte et s'exile en Belgique, à la suite de Hugo, pendant plus de deux ans. Enfin, en 1860 – il a donc près de soixante ans –, ne s'embarque-t-il pas dans une aventure de jeune homme, la lutte pour l'unification de l'Italie, sur son propre yacht, aux côtés de Garibaldi ?

Revenons au Paris des années 1830 où, romantique « échelvé » parmi les plus en vue, Dumas organise, en réponse à une fête royale aux Tuileries, un gigantesque bal costumé où le Tout-Paris romantique se retrouve – Hugo, Vigny, Grandville, Rossini, Musset, Eugène Sue... – dans un appartement décoré pour l'occasion par Delacroix. La consécration vient dans les années 1840 : c'est l'époque des *Trois Mousquetaires*, de *Vingt ans après*, du *Comte de Monte-Cristo*, de *La Reine Margot* ; c'est aussi celle des premiers guides modernes de « voyage pittoresque », dont il lance le genre avec ses diverses *Impressions de voyage* : anecdotes, mésaventures, scènes de rue, descriptions suggestives, observations de tous ordres, portraits et notes d'humour...

Quant à sa vie privée, elle défie les lois de la pesanteur sociale. Après la naissance d'Alexandre Dumas fils, le 27 juillet

1824, Dumas père se sépare de la mère, une gentille couturière ; comme Hugo, il sera toute sa vie un séducteur impénitent, amoureux de la femme en général, et donc de nombreuses femmes en particulier...

La « fabrique » Dumas

En 1844, il rencontre Auguste Maquet, qui sera pendant quinze ans son « nègre », un collaborateur anonyme dont le rôle n'est ni subalterne ni dominant : documentaliste, ce dernier fait les recherches, organise le matériau, bâtit le schéma, le « plan rédigé » en quelque sorte. Dumas remanie, rédige, insuffle l'esprit et le style, donne le rythme, le ton, le sel. Il faut dire qu'il commence à avoir besoin d'argent : son train de vie est à la mesure de son appétit de vivre... D'où la nécessité d'écrire vite et beaucoup. Or, comme le théâtre, la presse joue alors un rôle considérable et elle paie bien, à la ligne ; c'est la grande époque du feuilleton, car le feuilleton fait vendre : Dumas, Eugène Sue, Balzac, Paul Féval, George Sand, Hugo...

Un pamphlet ignoble sur la « fabrique » Dumas l'attaque de plein fouet pour plagiat en 1845 : « Grattez l'écorce de M. Dumas... aiguillonnez un point quelconque de la surface civilisée, bientôt le nègre vous montrera les dents... M. Dumas aime tout ce qui brille, tout ce qui chatoie, il a des rubans de tous les ordres, des crachats¹ de tous les pays... » Dumas gagne le procès en diffamation, mais l'épisode l'oblige à officialiser la répartition du travail. Maquet le poursuivra d'ailleurs en 1859 et exigera un quart de ses droits d'auteur. Ainsi, justice sera faite sur le moment ; la postérité, elle, s'est chargée de trancher...

1. *Crachat* : jeu sur le double sens du mot (populaire), plaques, décorations de haut grade.

Splendeur et décadence

Au sommet de sa gloire, Dumas aura été fastueux jusqu'à la déraison. En 1843, il se fait bâtir un château magnifique, bâtisse composite et voyante qu'il baptise... Monte-Cristo! Décoré à l'orientale, l'endroit est pourvu d'un « mobilier considérable » comme le stipulera l'acte de vente aux enchères cinq ans plus tard. Dumas y tient table ouverte et fêtes endiablées... En 1846, il s'offre aussi un théâtre où il joue ses propres œuvres, bien sûr, mais aussi Shakespeare, Calderón, Goethe, Schiller... Las! En 1848, le château est vendu, et en 1850, le théâtre fait faillite. Par la suite, Dumas devra s'exiler, et toute sa fortune se sera envolée.

Au retour, il tente de s'assagir en projetant une gigantesque épopée de l'humanité, *Isaac Laquedem*, qui évoquerait (entre autres et dans le désordre) le Juif errant, Jésus, Charlemagne, le pape Grégoire VII, Talleyrand... bref, « l'œuvre capitale de sa vie » : mais l'Église fait pression, et la publication est suspendue. Dès lors, les ennuis s'accumulent : ses pièces, ses *Mémoires* sont censurés. Infatigable, Dumas a beau relever la tête à plusieurs reprises, notamment en fondant ses propres journaux (« Vous créez l'étonnement perpétuel », lui écrit Lamartine), rien n'y fait : la fin de sa vie ne sera plus qu'un glissement apaisé vers l'oubli. Son œuvre est mise à l'index en 1863, mais, au fond, il a déjà quitté la scène : c'est Dumas fils qui a pris la relève...

Lui, à qui Hugo disait, parlant de sa combativité : « Vous nous rendez Voltaire », aura sans doute eu au moins une ultime satisfaction : celle de mourir le 5 décembre 1870, trois mois après la défaite de Napoléon III à Sedan, c'est-à-dire en république¹...

1. Sur la vie de Dumas, on pourra lire, pour plus d'informations et autant de plaisir, J.-P. Brighelli, *Alexandre Dumas ou les aventures d'un romancier*, Gallimard, « Découvertes », 1986.

Une épopée moderne

Quelques clés pour un succès

« Épopée : poème narratif qui chante les exploits des héros à l'aide du merveilleux et de nombreux épisodes. »

Tout *Le Comte de Monte-Cristo*, hormis sa forme *stricto sensu* (romanesque et non poétique) tient dans cette définition du plus ancien des genres littéraires. Dumas en fait une épopée moderne, autant par les ingrédients constitutifs de l'histoire que par ses multiples résonances.

Il y a d'abord l'exotisme, proche (les Catalans, l'Italie, les bandits corses) ou lointain (les références aux *Mille et Une Nuits*, le personnage de Haydée, une Grecque captive en Turquie...). L'Orient, au sens large, est à la mode depuis la campagne d'Égypte (1799) et surtout la conquête de l'Algérie (1830) en témoignent les tableaux orientalistes de Delacroix, Géricault, Fromentin, Chassériau... Le thème de la vengeance est également dans l'air depuis *La Vendetta* de Balzac, *Mateo Falcone* et *Colomba* de Mérimée, parus peu de temps auparavant. Enfin, à l'origine du cœur du sujet, il y a sans doute un fait divers consigné dans les archives de la police, signalé par Auguste Maquet à Dumas¹. Enthousiasmé par cette trame, Dumas l'enjolive de l'épisode romain². Enfin, sur les conseils de Maquet, il imagine toute une « jeunesse » marseillaise au fameux comte.

Outre ces trois scènes principales, le matériau du roman à succès est désormais en place : l'exotisme pour flatter le goût

1. Victime d'une dénonciation mensongère la veille de ses fiançailles, un jeune cordonnier avait purgé injustement une lourde peine de prison ; il s'était ensuite méthodiquement vengé de tous ses détracteurs, des années après les faits.

2. La capture de deux jeunes Parisiens par des bandits obéissant à un étrange comte de Monte-Cristo qui, les ayant libérés, se sert ensuite d'eux pour l'introduire dans Paris, où l'on découvre qu'il poursuit une mystérieuse vengeance.

d'évasion du lecteur, le portrait de la société parisienne pour piquer au vif un public qui ne manquera pas de se reconnaître, enfin la vengeance à retardement pour le « suspense », dont la publication en feuilleton ménagera l'efficacité par de multiples rebondissements.

L'épopée personnelle

En toile de fond au roman, il y a vraisemblablement l'histoire, brodée par Dumas à partir des souvenirs mythifiés de son père, que certains historiens ont désignés comme « la geste du général Dumas¹ ». On y retrouve en effet plus d'un élément concordant : la trahison des amis (Dumas père abandonné par Napoléon et par ses anciens camarades, devenus courtisans) ; le trésor (le général en avait découvert un en Égypte, qu'il n'avait pas voulu s'approprier) ; la prison, où il était resté deux ans ; le poison – trois tentatives vaines ; enfin la mort du père dans la misère. Cette humiliation, Dumas a tenu explicitement à la venger : « Je laisserai mon père lui-même raconter cette terrible captivité et, après quarante-cinq ans, une voix sortira du tombeau, qui [...] dénoncera au monde le crime et les meurtriers », écrit-il dans ses *Mémoires*.

Bien que Dumas soit par essence même, depuis *Les Trois Mousquetaires*, un auteur de fiction et d'aventures, nul doute cependant que derrière cette vengeance magnifique, dont la stratégie policière et guerrière est orchestrée comme une œuvre d'art, se profile l'ombre du héros paternel : l'écriture, en quelque sorte, est pour le fils orphelin une réparation symbolique.

1. Sur le lien entre le passé de Dumas et son œuvre, il faut lire la préface de François Taillandier dans l'édition du Livre de poche du *Comte de Monte-Cristo* (1995). De très nombreux détails également dans l'édition de la collection « Bouquins » chez Robert Laffont (1993).

L'épopée républicaine

À travers la gloire du père et sa fin misérable, à travers l'assassinat, par des royalistes en 1815, du général républicain Brune, son parrain, Dumas éprouve très jeune la haine de la royauté absolue. Plus tard, la déception exaspérée qu'entraîneront la monarchie de Juillet et la Restauration sera féconde pour son inspiration politique, intellectuelle et artistique ; cette « haine instinctive » pour la monarchie constituera, dit-il, le « germe des opinions qui probablement formeront toujours la base de [sa] religion politique ».

Dans le roman, les « bons » sont attachés à une cause républicaine : Morrel, Dantès, Noirtier sont partisans du Bonaparte héritier de la Révolution ; l'abbé Faria est emprisonné pour avoir défendu l'unité républicaine de l'Italie ; le personnage de Haydée est lié aux guerres de l'indépendance grecque, dont la cause suscitait l'enthousiasme des romantiques. Les « méchants », eux, voient leur cynisme et leur cupidité récompensés par la Restauration, ère d'ascensions sociales fulgurantes et parfois douteuses (comme chez Balzac, à quelques différences près, les personnages de Rastignac, Birotteau, Nucingen, Rubempré...) : Fernand, un mercenaire plusieurs fois traître élevé aux plus hautes dignités par la royauté ; Danglars, un parvenu sans scrupules ; enfin Villefort, qui incarne ces procureurs implacables de la terreur policière instituée sous le règne de Charles X.

Le roman est traversé par une agitation dénonciatrice : manifestation d'actualité (nous sommes à la veille des grands textes révolutionnaires modernes, Marx, Engels, Proudhon) ; et privilège du romancier, que de pouvoir mêler librement critique politique, histoire contemporaine et peinture sociale à la fiction romanesque. Sans obéir à une démonstration précise, *Monte-Cristo* offre peut-être, là encore, une revanche posthume aux figures républicaines disparues qui hantent son imaginaire et sa sensibilité blessés.

Un mythe multiple

Dans son roman *Illusions perdues*, paru trois ans plus tôt, Balzac met en scène Vautrin : ce forçat évadé déguisé en abbé espagnol, diaboliquement intelligent et cynique, capable de se transformer sans limites pour arriver à ses fins, n'est pas sans évoquer certains côtés de l'abbé Faria (dépositaire, comme Vautrin, d'un trésor oublié) et de Monte-Cristo lui-même, notamment dans ses métamorphoses. Mais là où Balzac campait un personnage relativement réaliste, Dumas invente avec Dantès un vrai mythe.

« Techniquement » d'abord, Monte-Cristo ne serait rien sans cette fortune merveilleuse et colossale dénichée dans une « île au trésor », qui lui permet d'être, à volonté et au sens propre, un metteur en scène tout-puissant (la maison d'Auteuil recréée, tel un décor, en une journée ; ou la location des multiples appartements nécessaires à ses multiples identités). En outre, il est le héros supérieur par excellence : raisonnement et intuition impossibles à prendre en défaut, connaissances immensément étendues, faculté d'apparaître et de réapparaître confinant au don d'ubiquité, tel un génie des lampes dans les *Mille et Une Nuits* (voir le chapitre 26 « Les informations » !)...

Dantès emprunte à plusieurs traditions ses différents visages. Il a le caractère surnaturellement insaisissable des revenants, ces êtres qui ont frayé avec le royaume des morts, comme s'il était hors d'atteinte de ce qui touche les « vrais » vivants (le thème ombre/obscurité/mort est d'ailleurs récurrent dans le livre) ; il a la pâleur des vampires, jointe à l'apparence éternellement jeune de Faust¹. Comme le dieu Protée, il change de forme à sa guise ; comme le héros mythologique Prométhée, il possède la volonté de rendre aux hommes une énergie qu'il tient d'un dieu ; comme l'ange exterminateur biblique, il a le sentiment d'être l'envoyé

1. *Faust* : personnage mythique de la tradition germanique, qui avait vendu son âme au diable contre l'assurance de rester toujours jeune.

de la Providence divine, chargé de punir les méchants et de récompenser les bons. Il est enfin, comme le phénix, celui qui renaît, non de ses cendres à proprement parler puisqu'il est... sauvé des eaux, mais de sa propre mort officielle aux yeux de tous (ne s'appelle-t-il pas... Cristo, comme le Christ?). Face à lui, Villefort incarne, plus que tout autre, le mal. Central dans le roman, ce personnage apparaît comme un double négatif d'Edmond, à la fois symétrique et opposé¹. Aristocrate, royaliste, prêt à tout pour servir son ambition, il porte la mort en lui : il commet l'adultère avec une femme dont le mari ne survivra pas au déshonneur ; fossoyeur d'un bébé qu'il croit mort, il est poignardé ; c'est aussi lui dont le père est recherché pour le meurtre d'un royaliste, dont la première femme meurt jeune, dont la deuxième femme assassine au moyen du poison et finit par se suicider, dont le fils meurt empoisonné, lui enfin dont la fille « meurt » et « ressuscite ». Procureur chargé de condamner son autre fils meurtrier, il n'aura cependant pas droit au « repos » de la mort, puisque son châtimement est de devenir fou de douleur...

Où le héros redevient homme

À la différence de Balzac, Dumas plonge décidément son lecteur en plein conte. Aussi s'attendrait-on à ce que le héros triomphe en apothéose puisque, doué d'une énergie intérieure aussi rayonnante qu'efficace, il maîtrise et prévoit tout... jusqu'à un certain point, où le récit bascule : la mort du petit Édouard, enfant insupportable, certes, mais innocent des crimes commis en son nom. Cette mort apparaît presque comme un sacrifice nécessaire, le prix tragique à payer pour que la mortelle spirale de la vengeance s'épuise...

1. Dans la version intégrale, chacun des deux personnages est au centre d'événements similaires, les chapitres portant le même titre : « Le repas des fiançailles », « Le père et le fils ».

À partir de ce moment en effet, réalisant son erreur, Monte-Cristo va chercher à expier sa culpabilité par le renoncement à la puissance, à la démesure, à la richesse, à l'isolement. Il abandonne sa vengeance en épargnant Danglars, qu'il pardonne non sans l'avoir ruiné ; il abandonne sa fortune, sans laquelle il n'a plus de pouvoir sur autrui, à Morrel ; il abandonne enfin sa solitude, puisqu'on le voit partir non avec sa première fiancée, comme dans un conte traditionnel, mais avec Haydée.

Par cette sortie de scène à contre-pied, Monte-Cristo choisit finalement de laisser définitivement de côté le registre de l'héroïque : ses aventures n'auront été qu'une épopée vers l'apaisement, initiation longue et mouvementée à l'issue de laquelle il accepte que son pouvoir de domination et sa singularité se dissolvent dans une aspiration à la normalité. Sans doute était-ce le tribut à acquitter pour trouver enfin la sagesse et, au fond, ce bonheur qu'il pensait avoir perdu à tout jamais : *attendre et espérer...*

CHRONOLOGIE

1814 1846
1814 1846

- Événements politiques et culturels
- Événements du roman

Événements politiques et culturels

- 1814** Abdication de Napoléon I^{er}, exilé à l'île d'Elbe.
Première restauration : Louis XVIII monte sur le trône.
- 1815** Napoléon débarque de l'île d'Elbe.
(1^{er} mars) : Début des Cent-Jours.
(juin) : Défaite de Napoléon à Waterloo.
- 1816** Seconde restauration : règne de Louis XVIII.
- 1819** Walter Scott, *Ivanhoé*.
Géricault, *Le Radeau de la Méduse*.
- 1821** Napoléon meurt à l'île de Sainte-Hélène.
- 1822** Lois répressives contre la presse.
Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*.
- 1823** Guerre d'Espagne.
- 1824** Mort de Louis XVIII.
- 1825** Sacre de Charles X.
- 1827** Hugo, Préface de *Cromwell*, manifeste du théâtre romantique.
Traduction du *Faust* de Goethe par Nerval.
- 1828** Delacroix, *La Mort de Sardanapale*.
- 1829** Balzac, *Les Chouans*.
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*.

Événements du roman

- 1815** (5 février) : Assassinat du baron Quesnel d'Épinay, père de Franz, royaliste, par Noirtier de Villefort, bonapartiste.
(28 février) : Incarcération de Dantès au château d'If.
(juillet) : Mort du père de Dantès.
- 1816** Mariages : Fernand et Mercédès ; Villefort et Renée.
- 1817** Naissance d'Albert Mondego. À Auteuil, liaison entre Villefort et Herminie de Nargonne ; naissance d'un bébé que Villefort croit mort et enterre ; Bertuccio, voulant venger son frère condamné pour ses idées républicaines, poignarde Villefort, déterre le bébé et l'élève sous le nom de Benedetto (alias Andrea Cavalcanti).
- 1819** Naissance de Valentine de Villefort.
- 1821** Caderousse le tailleur devient aubergiste au Pont du Gard.
- 1822** Fernand, mercenaire pendant les guerres d'indépendance grecques, capture Haydée et la revend comme esclave. Au château d'If, rencontre Dantès-Faria.
- 1823** Fernand et Danglars sont en Espagne. Au service du duc d'Angoulême, Fernand est nommé colonel et comte de Morcerf. Danglars s'enrichit comme intendant des armées.
- 1829** Remariage de Villefort avec Héroïse. Mariage de Danglars avec Herminie.
(28 février) : Évasion de Dantès qui gagne l'Italie, découvre le trésor et revient à Marseille où, déguisé en abbé Busoni, il enquête auprès de Caderousse ; meurtre d'un bijoutier par Caderousse, condamné aux galères.
(5 septembre) : La famille Morrel sauvée in extremis de la banqueroute par le commis de la banque Thomson et French, alias Dantès.

Événements politiques et culturels

- 1830** Conquête de l'Algérie.
Hugo, *Hernani*.
Stendhal, *Le Rouge et le Noir*.
(28, 29 et 30 juillet) : Révolution dite « des Trois Glorieuses » débouchant sur la monarchie constitutionnelle dirigée par Louis-Philippe.
Delacroix, *La Liberté guidant le peuple*.
Révolte des « canuts » (ouvriers soyeux) de Lyon.
- 1832** Condamnation de Daumier pour ses caricatures de Louis-Philippe en forme de poire.
- 1833** Loi Guizot sur l'enseignement primaire.
- 1834** Balzac, *Le Père Goriot*.
- 1835** Répression sévère de l'opposition républicaine.
- 1838** Hugo, *Ruy Blas*.
- 1839** À Paris, arrestation de Barbès et Blanqui, opposants républicains à Louis-Philippe.
- 1844** *Le Comte de Monte-Cristo* commence à paraître en feuilleton dans *Le Journal des débats*.
Chateaubriand, *Vie de Rancé*.
- 1845** Marx, *La Sainte Famille*.
Engels, *Situation de la classe laborieuse en Angleterre*.
- 1846** Premières manifestations républicaines à Paris.
(décembre) : Fin de la publication du *Comte de Monte-Cristo*.

Événements du roman

- 1830** Fernand prend part à la conquête d'Alger avec le maréchal de Bourmont.
Naissance d'Édouard de Villefort.
- 1830-1838** Dantès devient comte de Monte-Cristo. Voyages divers.
Rachat de Haydée au sultan de Constantinople.
- 1833** Rencontre Dantès/Luigi Vampa.
- 1835** Rencontre Caderousse/Benedetto au bain.
- 1836** Première rencontre entre Monte-Cristo et Mme de Villefort à Pérouse (discussion sur le thème du poison).
- 1838** Épisode italien : Franz à l'île de Monte-Cristo, Albert séquestré par le bandit Vampa.
(21 mai, 10 h 30) : Monte-Cristo apparaît à Paris pour y exécuter sa vengeance.
(2 juin) : Dîner organisé à Auteuil.
(juillet) : Empoisonnements dans la famille de Villefort.
Assassinat de Caderousse par Cavalcanti.
(août) : Fernand, déshonoré, se suicide.
Mercédès retourne à Marseille.
(4 septembre) : « Mort » de Valentine de Villefort.
(5 septembre) : Danglars en fuite. Procès de Cavalcanti.
Folie de Villefort.
(5 octobre) : Retrouvailles Valentine/Maximilien Morrel.
Départ de Monte-Cristo avec Haydée.

Le Comte
de Monte-Cristo

NOTE SUR L'ÉDITION

Le présent volume du *Comte de Monte-Cristo* est une édition par extraits.
La numérotation des chapitres ne suit pas celle du texte original.
Les passages supprimés sont signalés et les résumés sont présentés dans
un caractère différent.

1

Marseille – L'arrivée

Le 28 février 1815¹, la vigie de Notre-Dame-de-la-Garde signala le trois-mâts le *Pharaon*, venant de Smyrne, Trieste et Naples.

Comme d'habitude, un pilote côtier partit aussitôt du port, 5 rasa le château d'If, et alla aborder le navire entre le cap de Morgiou et l'île de Rion.

Aussitôt, comme d'habitude encore, la plate-forme du fort Saint-Jean s'était couverte de curieux ; car c'est toujours une grande affaire à Marseille que l'arrivée d'un bâtiment, surtout 10 quand ce bâtiment, comme le *Pharaon*, a été construit, gréé, arrimé sur les chantiers de la vieille Phocée, et appartient à un armateur de la ville.

Cependant ce bâtiment s'avancait ; il avait heureusement franchi le détroit que quelque secousse volcanique a creusé entre l'île 15 de Calasareigne et l'île de Jaros ; il avait doublé Pomègue, et il s'avancait sous ses trois huniers, son grand foc et sa brigantine², mais si lentement et d'une allure si triste, que les curieux, avec cet instinct qui pressent un malheur, se demandaient quel accident pouvait être arrivé à bord. Néanmoins les experts en navigation

1. Certaines éditions mentionnent « le 24 », mais Dumas a indiqué qu'il s'agissait d'une faute d'impression.

2. *Brigantine* : voile trapézoïdale.

20 reconnaissaient que si un accident était arrivé, ce ne pouvait être
au bâtiment lui-même ; car il s'avançait dans toutes les conditions
d'un navire parfaitement gouverné : son ancre était en mouillage,
ses haubans de beaupré¹ décrochés ; et près du pilote qui s'apprê-
25 tait à diriger le *Pharaon* par l'étroite entrée du port de Marseille
était un jeune homme au geste rapide et à l'œil actif, qui surveillait
chaque mouvement du navire et répétait chaque ordre du pilote.

La vague inquiétude qui planait sur la foule avait particulière-
ment atteint un des spectateurs de l'esplanade de Saint-Jean, de
sorte qu'il ne put attendre l'entrée du bâtiment dans le port ; il
30 sauta dans une petite barque et ordonna de ramer au-devant du
Pharaon, qu'il atteignit en face de l'anse de la Réserve.

En voyant venir cet homme, le jeune marin quitta son poste à
côté du pilote, et vint, le chapeau à la main, s'appuyer à la muraille
du bâtiment.

35 C'était un jeune homme de dix-huit à vingt ans, grand, svelte,
avec de beaux yeux noirs et des cheveux d'ébène ; il y avait dans
toute sa personne cet air de calme et de résolution particulier aux
hommes habitués depuis leur enfance à lutter avec le danger.

– Ah ! c'est vous, Dantès ! cria l'homme à la barque ; qu'est-il
40 donc arrivé, et pourquoi cet air de tristesse répandu sur tout votre
bord ?

– Un grand malheur, monsieur Morrel ! répondit le jeune
homme, un grand malheur, pour moi surtout : à la hauteur de
Civita-Vecchia, nous avons perdu ce brave capitaine Leclère.

45 – Et le chargement ? demanda vivement l'armateur.

– Il est arrivé à bon port, monsieur Morrel, et je crois que vous
serez content sous ce rapport ; mais ce pauvre capitaine Leclère...

– Que lui est-il donc arrivé, demanda l'armateur d'un air visi-
blement soulagé, que lui est-il donc arrivé, à ce brave capitaine ?

50 – Il est mort.

– Tombé à la mer ?

1. *Haubans* : cordages ; *beaupré* : mât situé à l'avant d'un navire.

– Non, monsieur ; mort d’une fièvre cérébrale, au milieu d’horribles souffrances.

Puis, se retournant vers ses hommes :

55 – Holà hé, dit-il, chacun à son poste pour le mouillage !

L’équipage obéit. Au même instant, les huit ou dix matelots qui le composaient s’élancèrent les uns sur les écoutes, les autres sur les bras, les autres aux drisses, les autres aux hallebas des focs, enfin les autres aux cargues des voiles¹.

60 Le jeune marin jeta un coup d’œil nonchalant sur ce commencement de manœuvre, et, voyant que ses ordres allaient s’exécuter, il revint à son interlocuteur.

– Et comment ce malheur est-il donc arrivé ? continua l’armateur reprenant la conversation où le jeune marin l’avait quittée.

65 – Mon Dieu, monsieur, de la façon la plus imprévue : après une longue conversation avec le commandant du port, le capitaine Leclère quitta Naples fort agité ; au bout de vingt-quatre heures, la fièvre le prit ; trois jours après, il était mort... Nous lui avons fait les funérailles ordinaires, et il repose, décemment enve-
70 loppé dans un hamac, avec un boulet de trente-six aux pieds et un à la tête, à la hauteur de l’île d’el Giglio. Nous rapportons à sa veuve sa croix d’honneur et son épée. C’était bien la peine, conti-
75 nua le jeune homme avec un sourire mélancolique, de faire dix ans la guerre aux Anglais pour en arriver à mourir comme tout le monde, dans son lit.

– Dame ! que voulez-vous, monsieur Edmond, reprit l’armateur, qui paraissait se consoler de plus en plus, nous sommes tous mortels, et il faut bien que les anciens fassent place aux nouveaux, sans cela il n’y aurait pas d’avancement, et du moment que vous
80 m’assurez que la cargaison...

– Est en bon état, monsieur Morrel, je vous en réponds. Voici un voyage que je vous donne le conseil de ne point escompter pour 25 000 francs de bénéfice.

1. *Drisses, hallebas, cargues* : différents cordages.

Puis, comme on venait de dépasser la tour ronde :

85 – Range à carguer les voiles de hune, le foc et la brigantine !
cria le jeune marin ; faites penaud ¹ !

L'ordre s'exécuta avec presque autant de promptitude que sur un bâtiment de guerre.

– Amène et cargue partout !

90 Au dernier commandement, toutes les voiles s'abaissèrent ; et le navire s'avança d'une façon presque insensible, ne marchant plus que par l'impulsion donnée.

– Et maintenant, si vous voulez monter, monsieur Morrel, dit Dantès voyant l'impatience de l'armateur, voici votre comptable,

95 M. Danglars, qui sort de sa cabine, et qui vous donnera tous les renseignements que vous pouvez désirer. Quant à moi, il faut que je veille au mouillage et que je mette le navire en deuil.

L'armateur ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit un câble que lui jeta Dantès, et, avec une dextérité qui eût fait honneur à un
100 homme de mer, il gravit les échelons cloués sur le flanc rebondi du bâtiment, tandis que celui-ci, retournant à son poste de second, cédait la conversation à celui qu'il avait annoncé sous le nom de Danglars, et qui, sortant de sa cabine, s'avançait effectivement au-devant de l'armateur.

105 Le nouveau venu était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une figure assez sombre, obséquieux envers ses supérieurs, insolent envers ses subordonnés : aussi, outre son titre d'agent comptable, qui est toujours un motif de répulsion pour les matelots, était-il généralement aussi mal vu de l'équipage qu'Edmond
110 Dantès au contraire en était aimé.

– Eh bien, monsieur Morrel, dit Danglars, vous savez déjà le malheur, n'est-ce pas ?

– Oui, oui. Pauvre capitaine Leclère ! c'était un brave et honnête homme !

1. *Faire penaud*, ou *penau* : manœuvre de mouillage de l'ancre.

115 – Et un excellent marin surtout, vieilli entre le ciel et l'eau, comme il convient à un homme chargé des intérêts d'une maison aussi importante que la maison Morrel et fils, répondit Danglars.

– Mais, dit l'armateur suivant des yeux Dantès qui cherchait son mouillage, mais il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être si
120 vieux marin que vous le dites, Danglars, pour connaître son métier, et voici notre ami Edmond qui fait le sien, ce me semble, en homme qui n'a besoin de demander des conseils à personne.

– Oui, dit Danglars en jetant sur Dantès un regard oblique où brilla un éclair de haine, oui, c'est jeune, et cela ne doute de rien. À
125 peine le capitaine a-t-il été mort qu'il a pris le commandement sans consulter personne, et qu'il nous a fait perdre un jour et demi à l'île d'Elbe au lieu de revenir directement à Marseille.

– Quant à prendre le commandement du navire, dit l'armateur, c'était son devoir comme second, quant à perdre un jour et
130 demi à l'île d'Elbe, il a eu tort, à moins que le navire n'ait eu quelque avarie à réparer.

– Le navire se portait comme je me porte, et comme je désire que vous vous portiez, monsieur Morrel, et cette journée et demie a été perdue par pur caprice, pour le plaisir d'aller à terre, voilà
135 tout.

– Dantès, dit l'armateur se retournant vers le jeune homme, venez donc ici.

– Pardon, monsieur, dit Dantès, je suis à vous dans un instant.

140 Puis s'adressant à l'équipage :

– Mouille ! dit-il.

Aussitôt l'ancre tomba, et la chaîne fila avec bruit. Dantès resta à son poste, malgré la présence du pilote, jusqu'à ce que cette dernière manœuvre fût terminée ; puis alors : Abaissez la
145 flamme à mi-mât, mettez le pavillon en berne, croisez les vergues !

– Vous voyez, dit Danglars, il se croit déjà capitaine, sur ma parole.

– Et il l'est de fait, dit l'armateur.

– Oui, sauf votre signature et celle de votre associé, monsieur
150 Morrel.

– Dame ! pourquoi ne le laisserions-nous pas à ce poste ? dit l’armateur. Il est jeune, je le sais bien, mais il me paraît tout à la chose, et fort expérimenté dans son état.

Un nuage passa sur le front de Danglars.

155 – Pardon, monsieur Morrel, dit Dantès en s’approchant ; maintenant que le navire est mouillé, me voilà tout à vous : vous m’avez appelé, je crois ?

Danglars fit un pas en arrière.

– Je voulais vous demander pourquoi vous vous étiez arrêté à
160 l’île d’Elbe ?

– Je l’ignore, monsieur : c’était pour accomplir un dernier ordre du capitaine Leclère, qui, en mourant, m’avait remis un paquet pour le grand maréchal Bertrand¹.

– L’avez-vous donc vu, Edmond ?

165 – Qui ?

– Le grand maréchal.

– Oui.

Morrel regarda autour de lui, et tira Dantès à part.

– Et comment va l’empereur ? demanda-t-il vivement.

170 – Bien, autant que j’aie pu en juger par mes yeux.

– Vous avez donc vu l’empereur aussi ?

– Il est entré chez le maréchal pendant que j’y étais.

– Et vous lui avez parlé ?

– C’est-à-dire que c’est lui qui m’a parlé, monsieur, dit Dantès
175 en souriant.

– Et que vous a-t-il dit ?

– Il m’a fait des questions sur le bâtiment, sur l’époque de son départ pour Marseille, sur la route qu’il avait suivie et sur la cargaison qu’il portait. Je crois que s’il eût été vide, et que j’en eusse été

1. Le maréchal Bertrand : nommé grand maréchal du palais en 1813 par Napoléon, il avait conservé cette fonction à l’île d’Elbe.

180 le maître, son intention eût été de l'acheter ; mais je lui ai dit que je n'étais que simple second et que le bâtiment appartenait à la maison Morrel et fils.

– Ah ! ah ! a-t-il dit, je la connais. Les Morrel sont armateurs de père en fils, et il y avait un Morrel qui servait dans le même
185 régiment que moi lorsque j'étais en garnison à Valence.

– C'est pardieu vrai ! s'écria l'armateur tout joyeux ; c'était Policar Morrel, mon oncle, qui est devenu capitaine. Dantès, vous direz à mon oncle que l'empereur s'est souvenu de lui, et vous le verrez pleurer, le vieux grognard. Allons, allons, continua l'armateur en frappant amicalement sur l'épaule du jeune homme, vous
190 avez bien fait, Dantès, de suivre les instructions du capitaine Leclère et de vous arrêter à l'île d'Elbe, quoique si l'on savait que vous avez remis un paquet au maréchal et causé avec l'empereur, cela pourrait vous compromettre.

– En quoi voulez-vous, monsieur, que cela me compromette ? dit Dantès : je ne sais pas même ce que je portais, et l'empereur ne m'a fait que les questions qu'il eût faites au premier venu. Mais, pardon, reprit Dantès, voici la santé et la douane qui nous arrivent, vous permettez, n'est-ce pas ?

200 – Faites, faites, mon cher Dantès.

Le jeune homme s'éloigna, et, comme il s'éloignait, Danglars se rapprocha.

– Eh bien ! demanda-t-il, il paraît qu'il vous a donné de bonnes raisons de son mouillage à Porto-Ferrajo ?

205 – D'excellentes, mon cher monsieur Danglars.

– Ah ! tant mieux, répondit celui-ci, car c'est toujours pénible de voir un camarade qui ne fait pas son devoir.

– Dantès a fait le sien, répondit l'armateur, et il n'y a rien à dire. C'était le capitaine Leclère qui lui avait ordonné cette relâche.

210 – À propos du capitaine Leclère, ne vous a-t-il pas remis une lettre de lui ?

– Qui ?

– Dantès.

- À moi, non ! En avait-il donc une ?
- 215 – Je croyais qu’outre le paquet, le capitaine Leclère lui avait confié une lettre.
- De quel paquet voulez-vous parler, Danglars ?
- Mais de celui que Dantès a déposé en passant à Porto-Ferrajo.
- 220 – Comment savez-vous qu’il avait un paquet à déposer à Porto-Ferrajo ?
- Danglars rougit.
- Je passais devant la porte du capitaine qui était entrouverte, et je lui ai vu remettre ce paquet et cette lettre à Dantès.
- 225 – Il ne m’en a point parlé, dit l’armateur, mais s’il a cette lettre, il me la remettra.
- Danglars réfléchit un instant.
- Alors, monsieur Morrel, je vous prie, dit-il, ne parlez point de cela à Dantès, je me serai trompé.
- 230 En ce moment le jeune homme revenait, Danglars s’éloigna.
- Eh bien ! mon cher Dantès, êtes-vous libre ? demanda l’armateur.
- Oui, monsieur.
- La chose n’a pas été longue.
- 235 – Non, j’ai donné aux douaniers la liste de nos marchandises ; et quant à la consigne, elle avait envoyé avec le pilote côtier un homme à qui j’ai remis nos papiers.
- Alors, vous n’avez plus rien à faire ici ?
- Dantès jeta un regard rapide autour de lui.
- 240 – Non, tout est en ordre, dit-il.
- Vous pouvez donc alors venir dîner avec nous ?
- Excusez-moi, monsieur Morrel, excusez-moi, je vous prie, mais je dois ma première visite à mon père. Je n’en suis pas moins reconnaissant de l’honneur que vous me faites.
- 245 – C’est juste, Dantès, c’est juste. Je sais que vous êtes bon fils.
- Et, demanda Dantès avec une certaine hésitation, et il se porte bien, que vous sachiez, mon père ?

– Mais je crois que oui, mon cher Edmond, quoique je ne l'aie pas aperçu.

250 – Oui, il se tient enfermé dans sa petite chambre.

– Cela prouve au moins qu'il n'a manqué de rien pendant votre absence.

Dantès sourit.

255 – Mon père est fier, monsieur, et eût-il manqué de tout, je doute qu'il eût demandé quelque chose à qui que ce soit au monde, excepté à Dieu.

– Eh bien ! après cette première visite nous comptons sur vous.

260 – Excusez-moi encore, monsieur Morrel, mais, après cette première visite, j'en ai une seconde qui ne me tient pas moins au cœur.

– Ah ! c'est vrai, Dantès, j'oubliais qu'il y a aux Catalans quelqu'un qui doit vous attendre avec non moins d'impatience que votre père : c'est la belle Mercédès.

Dantès sourit.

265 – Ah ! ah ! dit l'armateur, cela ne m'étonne plus, qu'elle soit venue trois fois me demander des nouvelles du *Pharaon*. Peste ! Edmond, vous n'êtes point à plaindre, et vous avez là une jolie maîtresse !

270 – Ce n'est point ma maîtresse, monsieur, dit gravement le jeune marin, c'est ma fiancée.

– C'est quelquefois tout un, dit l'armateur en riant.

– Pas pour nous, monsieur, répondit Dantès.

275 – Allons, allons, mon cher Edmond, continua l'armateur, que je ne vous retienne pas, vous avez assez bien fait mes affaires pour que je vous donne tout loisir de faire les vôtres. Avez-vous besoin d'argent ?

– Non, monsieur ; j'ai tous mes appointements du voyage, c'est-à-dire près de trois mois de solde.

– Vous êtes un garçon rangé, Edmond.

280 – Ajoutez que j'ai un père pauvre, monsieur Morrel.

– Oui, oui, je sais que vous êtes un bon fils. Allez donc voir votre père : j'ai un fils aussi, et j'en voudrais fort à celui qui, après un voyage de trois mois, le retiendrait loin de moi.

– Alors, vous permettez ? dit le jeune homme en saluant.

285 – Oui, si vous n'avez rien de plus à me dire.

– Non.

– Le capitaine Leclère ne vous a pas, en mourant, donné une lettre pour moi ?

– Il lui eût été impossible d'écrire, monsieur, mais cela me
290 rappelle que j'aurai un congé de quelques jours à vous demander.

– Pour vous marier ?

– D'abord, puis pour aller à Paris.

– Bon, bon ! vous prenez le temps que vous voudrez, Dantès ;
le temps de décharger le bâtiment vous prendra bien six semaines,
295 et nous ne nous remettons guère en mer avant trois... Seulement,
dans trois mois, il faudra que vous soyez là. Le *Pharaon*, continua l'armateur, en frappant sur l'épaule du jeune marin, ne pourrait pas repartir sans son capitaine.

– Sans son capitaine ? s'écria Dantès les yeux brillants de
300 joie ; faites bien attention à ce que vous dites là, monsieur, car vous venez de répondre aux plus secrètes espérances de mon cœur. Votre intention serait-elle de me nommer capitaine du *Pharaon* ?

– Si j'étais seul, je vous tendrais la main, mon cher Dantès, et
305 je vous dirais : C'est fait, mais j'ai un associé, et vous savez le proverbe italien : « *Che a compagno a padrone*¹. » Mais la moitié de la besogne est faite au moins, puisque sur deux voix vous en avez déjà une. Rapportez-vous-en à moi de vous avoir l'autre, et je ferai de mon mieux.

310 – Oh ! monsieur Morrel, s'écria le jeune marin saisissant, les larmes aux yeux, les mains de l'armateur, monsieur Morrel, je vous remercie au nom de mon père et de Mercédès.

1. « Celui qui a un associé a un patron. »

– C'est bien, c'est bien, Edmond, il y a un Dieu au ciel pour les
braves gens, que diable ! Allez voir votre père, allez voir Mercédès
315 et revenez me voir après.

– Mais vous ne voulez pas que je vous ramène à terre ?

– Non, merci ; je reste à régler mes comptes avec Danglars.
Avez-vous été content de lui pendant le voyage ?

– C'est selon le sens que vous attachez à cette question, mon-
320 sieur. Si c'est comme bon camarade, non, car je crois qu'il ne
m'aime pas depuis le jour où j'ai eu la bêtise, à la suite d'une
petite querelle que nous avons eue ensemble, de lui proposer de
nous arrêter dix minutes à l'île de Monte-Cristo pour vider cette
querelle ; proposition que j'avais eu tort de lui faire, et qu'il avait
325 eu, lui, raison de refuser. Si c'est comme comptable que vous me
faites cette question, je crois qu'il n'y a rien à dire et que vous
serez content de la façon dont sa besogne est faite.

– Mais, demanda l'armateur, voyons, Dantès, si vous étiez
capitaine du *Pharaon*, garderiez-vous Danglars avec plaisir ?

330 – Capitaine ou second, monsieur Morrel, répondit Dantès,
j'aurais toujours les plus grands égards pour ceux qui posséde-
ront la confiance de mes armateurs.

[...] L'armateur le suivit des yeux, en souriant, jusqu'au bord,
le vit sauter sur les dalles du quai, et se perdre aussitôt au milieu
335 de la foule bariolée, qui, de cinq heures du matin à neuf heures
du soir, encombre cette fameuse rue de la Canebière, dont les
Phocéens modernes sont si fiers, qu'ils disent avec le plus grand
sérieux du monde, et avec cet accent qui donne tant de caractère
à ce qu'ils disent : Si Paris avait la Canebière, Paris serait un petit
340 Marseille.

En se retournant, l'armateur vit derrière lui Danglars, qui, en
apparence, semblait attendre ses ordres, mais qui, en réalité, sui-
vait comme lui le jeune marin du regard.

345 Seulement, il y avait une grande différence dans l'expression
de ce double regard qui suivait le même homme.

2

Le père et le fils

[Dantès retrouve son père âgé en pleine misère parce que ce dernier a dû rembourser les dettes d'Edmond à leur voisin, le tailleur Caderousse. Celui-ci rencontre le jaloux Danglars et tous deux guettent Edmond sur son chemin vers les Catalans, le village où l'attend sa fiancée Mercédès.]

3

Les Catalans¹

[...] Il faut que nos lecteurs nous suivent à travers l'unique rue de ce petit village, et entrent avec nous dans une de ces maisons auxquelles le soleil a donné au-dehors cette belle couleur feuille morte particulière aux monuments du pays, et au-dedans une
5 couche de badigeon, cette teinte blanche qui forme le seul ornement des posadas² espagnoles.

Une belle jeune fille aux cheveux noirs comme le jais, aux yeux veloutés comme ceux de la gazelle, se tenait debout adossée à une cloison, et froissait entre ses doigts effilés et d'un dessin
10 antique une bruyère innocente dont elle arrachait les fleurs et dont les débris jonchaient déjà le sol ; en outre, ses bras nus

1. Un pacte conclu en 1761 entre les Bourbons de France, de Naples, d'Espagne et de Parme avait autorisé les marins catalans et napolitains à pêcher dans les eaux territoriales françaises. D'où l'installation d'une « colonie » catalane à Marseille.

2. *Posadas* : auberges, en espagnol.

jusqu'au coude, ses bras brunis, mais qui semblaient modelés sur ceux de la Vénus d'Arles¹, frémissaient d'une sorte d'impatience fébrile, et elle frappait la terre de son pied souple et cambré, de
15 sorte que l'on entrevoyait la forme pure, fière et hardie de sa jambe emprisonnée dans un bas de coton rouge à coins gris et bleus.

À trois pas d'elle, assis sur une chaise qu'il balançait d'un mouvement saccadé, appuyant son coude à un vieux meuble ver-
20 moulu, un grand garçon de vingt à vingt-deux ans la regardait d'un air où se combattaient l'inquiétude et le dépit ; ses yeux interrogeaient, mais le regard ferme et fixe de la jeune fille domi-
nait son interlocuteur.

– Voyons, Mercédès, disait le jeune homme, voici Pâques qui
25 va revenir, c'est le moment de faire une noce, répondez-moi !

– Je vous ai répondu cent fois, Fernand, et il faut en vérité que vous soyez bien ennemi de vous-même pour m'interroger encore !

– Eh bien ! répétez-le encore, je vous en supplie, répétez-le
encore pour que j'arrive à le croire. Dites-moi pour la centième
30 fois que vous refusez mon amour, qu'approuvait votre mère ; faites-moi bien comprendre que vous vous jouez de mon bonheur, que ma vie et ma mort ne sont rien pour vous. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! avoir rêvé dix ans d'être votre époux, Mercédès, et perdre cet espoir qui était le seul but de ma vie !

– Ce n'est pas moi du moins qui vous ai jamais encouragé
dans cet espoir, Fernand, répondit Mercédès ; vous n'avez pas
une seule coquetterie à me reprocher à votre égard. Je vous ai
toujours dit : Je vous aime comme un frère, mais n'exigez jamais
35 de moi autre chose que cette amitié fraternelle, car mon cœur est
à un autre. Vous ai-je toujours dit cela, Fernand ?

– Oui, je le sais bien, Mercédès, répondit le jeune homme ;
oui, vous vous êtes donné vis-à-vis de moi le cruel mérite de la

1. *La Vénus d'Arles* : statue antique, trouvée à Arles au XVII^e siècle, d'une Vénus guerrière.

franchise ; mais oubliez-vous que c'est parmi les Catalans une loi sacrée de se marier entre eux !

45 – Vous vous trompez, Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude, voilà tout.

[...] Fernand se leva, fit un tour dans la cabane et revint, s'arrêta devant Mercédès, l'œil sombre et les poings crispés.

– Voyons, Mercédès, dit-il, encore une fois répondez : est-ce
50 bien résolu ?

– J'aime Edmond Dantès, dit froidement la jeune fille, et nul autre qu'Edmond ne sera mon époux.

– Et vous l'aimerez toujours ?

– Tant que je vivrai.

55 Fernand baissa la tête comme un homme découragé, poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement, puis tout à coup relevant le front, les dents serrées et les narines entrouvertes.

– Mais s'il est mort ? dit-il.

– S'il est mort, je mourrai.

60 – Mais s'il vous oublie ?

– Mercédès ! cria une voix joyeuse au-dehors de la maison, Mercédès !

– Ah ! s'écria la jeune fille en rugissant de joie et en bondissant d'amour, tu vois bien qu'il ne m'a pas oubliée, puisque le voilà !

65 Et elle s'élança vers la porte, qu'elle ouvrit en s'écriant :

– À moi, Edmond ! me voici.

Fernand, pâle et frémissant, recula en arrière, comme fait un voyageur à la vue d'un serpent, et, rencontrant sa chaise, il y retomba assis.

70 Edmond et Mercédès étaient dans les bras l'un de l'autre. Le soleil ardent de Marseille, qui pénétrait à travers l'ouverture de la porte, les inondait d'un flot de lumière. D'abord ils ne virent rien de ce qui les entourait. Un immense bonheur les isolait du monde, et ils ne parlaient que par ces mots entrecoupés qui sont les élans
75 d'une joie si vive qu'ils semblent l'expression de la douleur.

Tout à coup Edmond aperçut la figure sombre de Fernand, qui se dessinait dans l'ombre, pâle et menaçante ; par un mouvement dont il ne se rendit pas compte lui-même, le jeune Catalan tenait la main sur le couteau passé à sa ceinture.

80 – Ah ! pardon, dit Dantès en fronçant le sourcil à son tour, je n'avais pas remarqué que nous étions trois.

Puis, se tournant vers Mercédès :

– Qui est monsieur ? demanda-t-il.

85 – Monsieur sera votre meilleur ami, Dantès, car c'est mon ami à moi, c'est mon cousin, c'est mon frère, c'est Fernand, c'est-à-dire l'homme qu'après vous, Edmond, j'aime le plus au monde, ne le reconnaissez-vous pas ?

– Ah ! si fait, dit Edmond, et sans abandonner Mercédès, dont il tenait la main serrée dans une des siennes, il tendit avec
90 un mouvement de cordialité son autre main au Catalan.

Mais Fernand, loin de répondre à ce geste amical, resta muet et immobile comme une statue.

Alors Edmond promena son regard investigateur de Mercédès émue et tremblante à Fernand sombre et menaçant.

95 Ce seul regard lui apprit tout.

La colère monta à son front.

– Je ne savais pas venir avec tant de hâte chez vous, Mercédès, pour y trouver un ennemi.

100 – Un ennemi ! s'écria Mercédès avec un regard de courroux à l'adresse de son cousin, un ennemi chez moi, dis-tu, Edmond ! Si je croyais cela, je te prendrais sous le bras et je m'en irais à Marseille, quittant la maison pour n'y plus jamais rentrer.

L'œil de Fernand lança un éclair.

105 – Et s'il t'arrivait malheur, mon Edmond, continua-t-elle avec ce même flegme implacable qui prouvait à Fernand que la jeune fille avait lu jusqu'au plus profond de sa sinistre pensée, s'il t'arrivait malheur, je monterais sur le cap de Morgiou, et je me jetterais sur les rochers la tête la première.

Fernand devint affreusement pâle.

mêmes, versait jusque sur son débordait de son cœur. Edm dans la voix, dans le geste, tou été Villefort envers lui, que c qui l'interrogeait. »

Après *Monte-Cristo*

La trame de ce roman a inspiré, directement ou indirectement, de nombreuses œuvres postérieures. Vous reconnaîtrez peut-être trois d'entre elles à travers les indices ci-dessous :

1. Auteur anglais ; histoire d'une expédition lancée à la recherche d'un trésor quelque part dans l'Océan :

Titre :

Auteur :

2. Auteur français : au XIX^e siècle, vengeance d'un patriote hongrois qui, passant pour mort, change radicalement d'apparence et punit ses bourreaux, les uns après les autres :

Titre :

Auteur :

3. Histoire de ce vengeur des pauvres qui, le jour, est un gentleman un peu efféminé, et se transforme la nuit en justicier masqué agissant contre l'oppression des puissants et surgissant toujours au bon moment (le roman est surtout connu par son adaptation filmée):

Titre :

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.

Composition : IGS-CP.
N° d'édition : L01EHRN000479.N001
Dépôt légal : septembre 2015
Imprimé en Espagne par Novoprint S. A.